

FLORÉAL

REVUE LIBRE D'ART & DE LITTÉ-
RATURE. — FREIE RUNDSCHAU
FÜR KUNST UND LITTERATUR

Sylvain Bonmariage - Franz Clement
Maurice Dembour - Jan Duren - Marcel Noppeney
Paul Reiser - René Schmickrath - Jos. Tockert
Touny-Lerys - Math. Tresch - Nic. Welter

N° 10

15 · II · 1908

LUXEMBOURG

JOSEPH BEFFORT
IMPRIMEUR

FLORÉAL

SOMMAIRE DU N° 10.

INHALTSANGABE VON N° 10.

MATH. TRESCH:	<i>Comment naissent et meurent les dieux</i>	Page 3
FRANZ CLEMENT:	<i>Ehrfurcht vor der Sprache</i>	Seite 15
MARCEL NOPPENNEY:	<i>Touny-Lerys</i> : (notice bibl).....	Page 20
TOUNY-LERYS:	<i>Vers</i>	Page 21
NIC. WELTER:	<i>Die Uhr</i> (Gedicht)	Seite 22
JAN DUREN:	<i>Marie</i> (nouvelle)	Page 27
FRANZ CLEMENT:	<i>Die Wittwe</i> (Novelle).....	Seite 37
SYLVAIN BONMARIAGE:	<i>L'horloge</i> (Poésie).....	Page 45
MAURICE DEMBOUR:	<i>Le rythme aimé</i> (Poésie).....	" 46
PAUL REISER:	<i>Volupté</i> (Poésie).....	" 46
J. TOCKERT:	<i>Sylvesterabend</i> (Gedicht)	Seite 48
MARCEL NOPPENNEY:	<i>Bibliographie</i>	Page 51
MARCEL NOPPENNEY:	<i>Les Revues</i>	" 53
RENÉ SCHMICKRATH:	<i>Les Revues</i>	" 55
FRANZ CLEMENT:	<i>Deutsche Literatur</i> (Monatsrundschau)	Seite 57
	<i>Memento</i>	Page 62
	<i>Notes</i>	" 64

Les manuscrits non insérés ne sont rendus que sur demande expresse de l'expéditeur, accompagnée des frais de port.

Unverlangte Manuskripte werden nur zurückerstattet, wenn Rückporto beiliegt.

Les Hôtels recommandés.

LUXEMBOURG

Grand Hôtel Brasseur — Beyens-Wehrli, propr.

Hôtel de l'Ancre d'or — Angelsberg, Propriétaire.

Hôtel Niedner, Place d'Armes — Niedner, Propr.

BEAUFORT (Petite Suisse luxembourgeoise)

Hôtel Bleser — J. Bleser, Propriétaire.

DIEKIRCH

Hôtel des Ardennes — M^{me} Nelles-Heck, Propriét

Hôtel du Midi — Kohn frères, Propriétaires.

MONDORF-LES-BAINS

Grand Hôtel de l'Europe — M^{me} Diderrich, Prop.

Restaurants recommandés.

LUXEMBOURG

Au petit Duval — Boulevard du Viaduc.

Restaurant „Zum Münchener Kindl“ — rue Philippe.

Restaurant Niedner — Place d'Armes.

Les Cafés recommandés.

LUXEMBOURG

Café Amberg — Rue de la Porte-Neuve.

Café du Commerce — Place d'Armes.

Café Français — Place d'Armes.

Café Jentgen — Place d'Armes.

Grand Café — Place d'Armes.

DIEKIRCH

Café de l'Esplanade — Esplanade.

Nach Vorschrift
des berühmten
**Doctor
Boerhaave**
bereitet
ist



**BUFF'S
BITTER**
der beste
der Welt!

Alleiniger Fabrikant
Ludwig Buff Nachfg.
Echternach
Überall zu haben.

LUCIEN CAHEN

GRAND'RUE LUXEMBOURG GRAND'RUE

Grand
choix de **CIGARES**

DE TOUTE PROVENANCE

BOCK — HENRI CLAY — LOPEZ — EDEN —
ALBUERNE — HAMBURGS STOLZ — DIPLOMATOS

CIGARETTES ☉ LÆWES PIPES ☉ TABACS FINS

EN VENTE

à la librairie **Bück**, rue du Curé, Luxembourg, tous
les ouvrages mentionnés dans „Floréal.“

Alle in „Floreal“ erwähnten Bücher sind zu haben
in der **Hofbuchhandlung Bück**, Pastorstrasse.

FLORÉAL

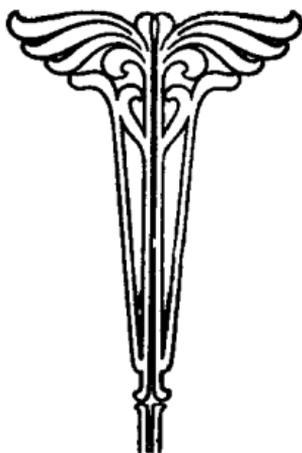
REVUE LIBRE D'ART ET DE LITTÉRATURE
FREIE RUNDSCHAU FÜR KUNST & LITTERATUR



TOME IV

N° 10

15 II 1908



IMPRIMERIE JOSEPH BEFFORT, LUXEMBOURG



COMMENT NAISSENT ET MEURENT LES DIEUX.

Les dieux mêmes meurent, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels.

E. RENAN : *Prière sur l'Acropole.*

L'enfant, en son âme inviolée et candide, ne connaît pas le Doute, il affirme ou il nie, ce qui est encore une manière d'affirmer. Aussi agit-il sur la foi d'autrui, avec timidité peut-être, mais sans défiance. Et l'on peut dire hardiment qu'il éprouve un besoin naturel d'autorité. C'est là ce charme irrésistible que répand, dans notre vie de mensonge et de duplicité, cet être de franchise et de candeur que chantent les poètes. L'homme des temps primitifs n'agit pas autrement. Aussi loin que nous remontons le courant des âges, à la lueur tremblante des sciences historiques, nous le voyons au milieu d'une nature exubérante dans sa jeune fécondité : il s'en croit le roi incontesté et le but suprême. Il est évident pour lui que son pays est le centre de la terre, laquelle à son tour est le centre du monde. Rien ne trouble la sérénité de sa confiance dans l'ordre régulier des choses, malgré les luttes farouches et les dangers multiples qui ne sont, en somme, que des accidents dans son existence. Il sait, que le soleil se

lèvera demain, comme il s'est levé hier, magnifique et triomphant, pour dissiper les noirs fantômes de la nuit, pour couvrir de ses chauds baisers la terre émergeant du sein des océans, et pour l'inonder à son réveil d'une immense symphonie de couleurs, de parfums et d'harmonies. Et quand l'âme du monde respire et frissonne dans les clartés de l'aurore, dans les échos de la montagne ou dans le bruissement mystérieux des vagues et de la forêt, l'homme, en ses sens plus vierges, éprouve l'infinie joie de vivre et son âme débordante chante un hymne d'allégresse. Mais quand elle s'irrite ou menace dans les éclats du tonnerre, dans les éclairs qui déchirent le ciel, dans ce bruit formidable que font les chênes déracinés et les fauves effrayés et la mer en furie, l'homme tremble et supplie, et sa plainte s'exhale en un chant de deuil faiblement tempéré par quelque lointain espoir. C'est que, vivant au sein de la Nature, l'homme en ressent toutes les secousses, les pulsations les plus secrètes; il n'a pas encore brisé les liens étroits qui l'y tiennent attaché. Libéré des besoins immédiats et impérieux, il se laisse volontiers impressionner par le spectacle éternellement changeant des choses, pour chanter, pour pleurer, pour prier.

En revanche il veut que la Nature s'associe à tout ce qui l'agite, ses joies et ses douleurs. Flaubert peut bien faire mourir son héroïne par une radieuse journée, quand le ciel bleu est tacheté des nuage roses, quand les arbres se balancent dans la brise fraîche du matin,

quand les seigles et les colzas verdoient le long de la route, où des gouttelettes de rosée tremblent sur les haies d'épines et que toutes sortes de bruits joyeux emplissent l'horizon ! Mais lorsqu'au XX^e chant de l'Iliade, Achille se dispose à rentrer dans la lutte, la nature entière des cimes de l'Ida aux profondeurs des Enfers s'émeut et participe à ses projets (Il. XIX 375). Et si la vie des animaux, ou celle des plantes, ou simplement celle de la nature que nous appelons inanimée, apparaît sans cesse dans les comparaisons homériques, ce n'est pas pour y plaquer des effets et parce que „cela fait bien dans le paysage“, comme le recommandaient nos vieux manuels de rhétorique et comme l'ont cru nombre d'imitateurs et faiseurs de pastiches. Mais la description y est une partie organique de l'ensemble ; le poète „appuie“ la vie des hommes sur la vie de l'univers ; celle-ci „sert à définir les mouvements éphémères de nos chagrins et de nos joies ;“ elle semble élargir nos gestes jusqu'aux cieux !

„Grâce à ces comparaisons, (plus de 100 dans l'Iliade, „34 dans l'Odyssée, (la Nature s'avance vers nous et nous „enveloppe et nous fait sentir la ressemblance de nos agitations et de ses tressaillements. Le poète est incapable de séparer la tristesse de l'homme de la tristesse „des choses : C'est là une preuve de la spontanéité de la „manière homérique. Et comme Homère apporte à ses „contemporains la suprême vision d'un monde disparu, „de même, mais plus antiques, les Védas décrivent une

„vie d'hommes fraternellement unis à la vie du soleil, „des arbres et des eaux.“¹⁾)

C'est sans doute cette sympathie universelle de la vie humaine se rythmant sur la grande vie des choses, que les poètes ont célébrée par la description magnifique de cet inoubliable âge d'or, dont le souvenir hante la mémoire des générations les plus lointaines. Voilà sans doute cet harmonieux état de Nature dont ont rêvé Rousseau et tant d'autres généreux réformateurs. Voilà sans doute aussi ce que d'autres ont appelé la Révélation primitive où l'homme tutoyait ses dieux qui le tenaient par la main tout le long du chemin. Et quel que soit le nom qu'on préfère, ils sont tous exacts (car les textes du Rig-veda sont un document historique), parce que l'équilibre n'était pas encore rompu entre le réel et l'idéal, comme dans notre âge moderne. Toute la vie était sur un même plan.

Ce fut un temps où les termes: Poésie, Science, Religion étaient synonymes. Il suffirait de rappeler que le mot „Veda“ signifie „science“ que, au fur et à mesure que la séparation s'est accomplie entre les castes, le mot brahmane a signifié successivement „sage“ puis „poète“, plus tard „prêtre“. Mais toute l'histoire de la civilisation le prouve. Art, Science, Religion, tout enfin ce que l'homme ajoute à la Nature, ce que nous appelons la

¹⁾ Dans les Vedas les Eaux sont des „Mères“. Les grands arbres sont les Seigneurs de la forêt. Tout l'hymne 97 est une invocation aux plantes. (M. E. Zyromski: L'orgueil humain, passim.)

civilisation, et ce que Zyromski, se souvenant de Rousseau, appelle „l'Orgueil humain“, si ce fut d'un côté un progrès et le facteur d'une vie plus intense, d'un autre côté, ce fut aussi la source de bien des souffrances. Car le progrès est à ce prix.

Ces manifestations si diverses dans la suite furent toutes une tentative d'expliquer l'énigme du monde: la science patiemment noue d'objet à objet le lien de causalité pour envelopper dans les mailles lumineuses du raisonnement toute la réalité. La religion, elle, relie le ciel à la terre au moyen de l'échelle d'or de l'imagination sur laquelle montent les hommes et descendent les dieux. Le poète y ajoute seulement le charme de la parole: il pense en images et s'exprime en rythmes; il est, comme dit Platon, celui qui crée des symboles (*μυθοποιός*), ou d'après Aristote, celui qui sait rendre la nature vivante (*τὴν ἐνεργείαν ποιεῖ*). Il le fait en chantant.

Cette harmonie primitive, simple et spontanée, où se fondaient toutes les aspirations, ne tarda pas à faire place aux tendances divergeantes et souvent contraires par lesquelles s'affirment les individualités. La loi de l'évolution est la même pour les peuples et les enfants: en grandissant, ils s'affranchissent des tutelles premières. A l'âge d'or succéda l'âge d'argent et le terrible âge de fer: *semper in pejus ruere!*

Depuis lors c'est surtout dans l'œuvre des grands poètes, ces sublimes visionnaires de l'humanité en marche vers l'idéal, que „la grande chanson remonte du

fond des cœurs aux lèvres et s'échappe en cris passionnés et hagards ou en plaintes mélancoliques. Que signifient ces désirs nostalgiques de l'homme, que signifient ces grands cris éplorés qui jaillissent des poèmes d'Eschyle, de Lucrèce, de Byron, de Goethe? Eschyle a souvent la majesté d'un aède qui évoque les souvenirs des anciens jours. Lucrèce et Virgile rappellent la fraternité primitive de l'arbre et de l'homme. Quand Victor Hugo, dans le "Satyre", chante l'unité de la vie, quand Lamartine, dans "la Chute d'un Ange", décrit l'éclosion des Choses et l'allégresse des premiers matins, ils ont la simplicité solennelle d'un adorateur d'Agni." (E. Z.)

Chez eux nous allons surprendre le secret qui donna le jour à toutes ces divinités qui peuplèrent tour à tour le ciel, et de là gouvernèrent la terre à leur fantaisie jusqu'au jour où, vaincus, ils furent remplacés par des dieux nouveaux!

Car s'il est vrai que Dieu a fait l'homme à son image, il est peut-être plus vrai de dire que, de tout temps, c'est l'homme qui a fait les dieux à son image; les dieux, par une inévitable réaction, modelant l'homme à la leur.

A la double énigme du monde: monde extérieur, monde intérieur, correspond aussi, pour l'expliquer, une double source de mythes. La première, le *naturisme* est une application du principe de causalité sous sa forme la plus humaine: partout où il y a de la vie, du mouvement, l'homme conclut par analogie à l'existence d'un être vivifiant ou moteur et peuple ainsi la nature

des enfants de son imagination. Telle est l'origine de l'anthropomorphisme, cas le plus fréquent du zoomorphisme; appliqué à des brimborions, il s'appelle plus particulièrement fétichisme (feitiço-factitius-artificiel.) Ce ne sont pas encore des esprits plus ou moins distincts des corps, mais des intentions, des volontés inhérentes aux objets mêmes.

Instinctivement l'homme projette ses propres facultés dans le monde ambiant, et dans ce procès d'extériorisation, il se représente, d'après M. Guyau „le fond des choses extérieures sur le type intérieur fourni par la conscience, et le rapport des choses sur le type des relations de société.“ Voilà pourquoi ce philosophe l'appelle aussi non sans raison: sociomorphisme. Qu'on se rappelle seulement comment le plus grand fabuliste, le plus naïvement artiste, a créé une société animale parallèle à la société humaine, et l'on comprendra facilement comment „le culte le plus primitif est la contre-façon d'un état social déjà avancé, l'imitation dans le commerce imaginaire avec les dieux, du commerce d'hommes unis pas des liens déjà très complexes.“

Dès l'antiquité la plus haute, décrite dans les Védas, le phénomène de l'orage est un véritable drame. Indra (l'air) garde les vaches lumineuses qui sortent chaque jour lentement de l'étable nocturne et s'avancent à travers les prairies célestes (Gô, en sanscrit signifie à la fois vache et nuage). Quelquefois elles sont dérobées par un monstre à trois têtes, à figure de serpent (Vritra)

qui attire à lui le troupeau et l'enferme dans des cavernes sombres. Alors le dieu lance à leur recherche la chienne Saramâ (le vent qui hurle dans la tempête), force l'entrée en frappant à coups répétés de la foudre et ramène les vaches dont le lait tombe à flots sur la terre. Lorsque Homère raconte l'aventure des compagnons d'Ulysse qui sont retenus pour avoir volé les génisses du dieu solaire, il répète, sans plus comprendre, le sens primitif de ce mythe. Ou lorsque Virgile raconte l'histoire d'Hercule et de Cacus avec une fidélité qui rappelle les poètes védiques : il n'est pas jusqu'au grondement des nuages qui ne soit rendu dans le vers : *discessu mugire boves*; mais le sens intime lui échappe également. ¹⁾

L'humanité a passé son enfance parmi les solitudes de l'Himalaya et sur les rives luxuriantes du Gange mais c'est en Grèce qu'elle a vécu sa brillante jeunesse. Toutes les forces de la nature y sont divinisées, en prenant figure humaine, car au dire de Phidias, nous n'en connaissons pas de plus belle.

Si l'arbre pousse, si la source murmure, si l'écho répond, n'est-ce pas parce qu'une divinité y est cachée qui frissonne dans le feuillage, qui babille dans la source, ou qui pleure derrière le rocher? Et la grande nappe bleue qui s'étend à perte de vue sous le beau ciel transparent, qu'est-ce sinon l'humide séjour du vieux Poseidon, habitant avec ses filles les grottes profondes qui chantent mystérieusement; quelquefois la mer devient

¹⁾ D'après S. Reinach: Manuel de Philologie, p. 370.

houleuse, et c'est alors sur la plaine liquide, le galop furieux et cadencé de chevaux qui bondissent, couverts d'écume, la crinière au vent, avec les hennissements rauques. Le disque solaire paraît à l'horizon : il devient la roue en feu du char d'Apollon entrant dans la carrière et traîné, tel un triomphateur, par ses blancs coursiers; ils plongent le soir dans l'océan pour se rafraîchir et reparaitre, plus brillants, le lendemain. Et quand dans la solitude de la nuit, la face pâle de la lune glisse silencieuse et mélancolique à travers le ciel, c'est la déesse, sa sœur, désolée d'errer éternellement seule, c'est la vierge qu'un dieu jaloux fait surveiller par un gardien aux yeux innombrables. En haut, l'espace céleste, immense qui embrasse et couvre tout, c'est Zeus lui-même, le maître tout-puissant des dieux et des hommes, le principe de la force et de l'autorité, celui qui accumule les nuages et lance la foudre. Tout d'un coup le nuage sombre s'entr'ouvre; un éclair a lui comme un grand coup d'épée dans la bataille : de la tête de Zeus est jaillie Athena, la brillante, la guerrière, l'inspiratrice. En bas, la terre est l'amante du ciel, le principe femelle. «Le ciel pur, dit le poète Eschyle, aime à pénétrer la terre; la terre de son côté aspire à l'hymen; la pluie, tombant du ciel amoureux, féconde la terre et celle-ci produit pour les mortels les pâturages des troupeaux et les biens de Cérès.»

Ce fut une société bien variée et bien vivante que cette qui peupla les hauteurs sereines de l'Olympe grec,

qui se mêla à des hommes éclairés, joyeux et libres.

Jamais religion ne fut davantage le culte de la beauté. Et si prodigieuse fut en ce petit pays en quelques siècles de durée, cette éclosion de légendes, si merveilleux fut cet épanouissement de poésie, si éblouissant fut ce rayonnement de science, que depuis lors le monde n'en a pas vu de plus grand ou même de pareil.

La différence est grande avec les frustes divinités romaines! Le lourd paysan du Latium, homme pratique avant tout, se contente longtemps de symboles pour représenter ces deux rustiques. Une épée plantée en terre représente Mars, une pierre dressée dans les champs c'est Jupiter: per Jovem Lapidem. Le culte est avant tout un contrat avec des dieux utiles: do ut des. Et de même que la poésie latine ne fleurit qu'après avoir été fécondée par le souffle de la Grèce, aussi ses dieux prosaïques et abstraits ne prirent une forme un peu vivante qu'au contact avec les divinités helléniques auréolées de jeunesse et de beauté. Le génie de Rome n'était pas de ce côté:

Excudent alii spirantia mollius aera

A côté de l'anthropomorphisme où des agents personnels, mais idéalisés en force et en beauté, tiennent la place de lois naturelles, il y a une autre source de mythes, peut-être plus ancienne: *l'animisme*. Rien n'a dû frapper l'imagination primitive, comme le spectacle de la mort faisant tout-à-coup irruption dans la vie. Pourquoi tel homme qui tout à l'heure marchait,

parlait, riait, est-il devenu si tranquille? Chose étrange! Le souffle (anima, racine: *asum*, (*sum*), *ἐμ*, sein, suis) qui l'animait, est parti, et voilà que ses membres se sont glacés et raidis sur-le-champ. Sans doute, comme dans un sommeil plus profond et plus long cette fois, son esprit voyage, ce principe de vie et de mouvement qui était au fond de son être, qui en avait la forme, mais plus subtil, doit résider quelque part comme une ombre, sous terre, dans l'invisible (*αἰδης*). Elle y est réunie aux autres âmes déjà descendues où elle attend sa subsistance sous forme de repas et de libations: car elle est encore matérielle dans cette conception grossière. Rôdant autour du corps elle effrayerait les survivants si elle n'était pas apaisée? Ainsi naquit le culte des ancêtres, dont les lois rigoureuses ont façonné non seulement la famille avec ses bases, le mariage et la propriété; mais les institutions de la cité, celles de la patrie elles-mêmes, sont venues se cristalliser autour de cette idée. Et comme l'a magistralement démontré Fustel de Coulanges, cette idée a soutenu la Grèce et l'empire Romain pendant leur grandeur; avec elle se sont relâchées les mœurs, et s'est écroulée leur puissance.

Que les âmes des trépassés, élevées au rang de divinités tutélaires s'appellent, comme à Rome, mânes (génies de chaque homme) lares (génies des champs et des maisons) penates (génies de l'approvisionnement); qu'elles s'appellent Erinnyes ou Eumenides comme en Grèce, ou qu'elles prennent mille autres formes affreuses

comme à Babylone: leur culte et né de la Peur, et c'est par la Peur qu'il se maintient, car elles se manifestent par les songes, les oracles, les maléfices de toutes sorte. Elles vivent, dans le sombre royaume, une vie toute d'apparence, comme il convient à de pâles ombres, tout en continuant leurs habitudes d'autrefois; on leur sacrifie ce qui leur fut cher dans la vie: armes, chevaux, esclaves, femmes etc. Plus tard seulement, avec l'idée de responsabilité, se développe aussi l'idée d'une compensation future impliquant châtement on récompense. Cette période créa la distinction entre l'Elysée et le Tartare, et institua un aréopage incorruptible comme en Grèce, 3 juges en Egypte, 42 en Perse (la pesée des âmes.)

Cette croyance aux esprits, la première a naître, la dernière a disparaître, est-ce autre chose au fond qu'une forme de l'instinct de conservation, la résultante des forces vitales qui résident dans les cellules de notre organisme, cette „douce habitude d'exister“ si puissamment enracinée, au fond de notre être qu'elle ne peut se faire à l'idée de non-existence et qu'elle ne demande qu'à prolonger son être même au delà du terme fatal qu'elle ne peut éluder? C'est sur ce culte des ancêtres qu'est venu ensuite se greffer le culte des grands personnages plus ou moins historiques. Nous savons, et nous pouvons observer encore de nos jours, comment des légendes locales défigurées et amplifiées deviennent la base de cycles légendaires. Rappelons seulement celles de Roland et celle de G. Tell!

DIE EHRFURCHT VOR DER SPRACHE.

Es giebt ein schönes Wort im Deutschen: Sprachsünde. Nur versteht man es kaum; man faßt den Begriff Sünde in dieser Anwendung als amüſant, kurios, mehr oder weniger pittoresk. Dementsprechend betrachtet man es als eine Unachtsamkeit, aber nicht als ein wirkliches, lastervolles Vergehen, wenn ein Schreibender sich gegen den Geist der Sprache verfehlt. Liegt hier vielleicht nicht die wirkliche zentrale Sünde gegen den heiligen Geist vor?

Immer mehr kommt der Begriff Sünde für eine Verfehlung ethischen und religiösen Charakters in Wegfall. Man glaubt nicht mehr recht an die Religion und glaubt allmählich auch nicht mehr an die Berechtigung der Menschheit, unserm Handeln Schranken zu setzen, die unübersteigbar sein sollen. Ethische Verfehlungen werden heute mehr und mehr geprüft — sollen es jedenfalls — aber nicht mehr als böse oder gut, sondern als bedingt oder willkürlich, schädlich oder nützlich, klug oder unklug betrachtet. Mord ist keine Sünde mehr, Mord ist — eben Mord und gegen Mord und Mörder schützt sich die Gesellschaft. Und die katholische Sünde der Sünden, die sogenannte „Unzucht“, die „sündige Liebe“ oder wie der Trieb der Geschlechter zu einander in Beichtspiegeln und Erbauungsbüchern sonst genannt

wird, kann alles Mögliche sein : ein Heiligtum oder ein gar wüstes, schlimmes Ding usw., usw.

Aber Sünde nennt man heute die Verfehlungen der unentwickelten Menschen gegen den Geist der höheren, gegen den Geist der Kultur. So gibt es Kunstsünden, Bausünden und so giebt es auch Sprachsünden ; zu denen, gehört Schlechtigkeit, schlechter Verstand, schlechtes Gemüt und vor allem böser, unsäglich böser Wille.

Und zu den Sprachsünden insbesondere. Ein Wort das mir ein Bekannter berichtete, kann die Mißachtung zeigen, die der Durchschnittsmensch vom guten Schriftsteller hat. Ein Zweiter sagte zu ihm nämlich von einem Dritten : „Der junge Mann schreibt ja gut : aber sonst ist nicht viel mit ihm los.“ Die naive Unverschämtheit der Philisterseele kann nicht auffallender ans Tageslicht treten. Wie wenn nicht genug mit ihm los wäre, wenn er gut schreiben kann. Ein Mensch, der persönlichen und zwingenden Stil hat, ist kein gewöhnlicher Mensch, er hat stärkere Sinne, kräftigeres Gefühl, ursprünglichere Phantasie : er lebt nicht nur intensiver, er hat auch die großartige Möglichkeit, sein Leben zu verdoppeln, indem er ihm Ausdruck gewährt. So wird er Echo gleichzeitig und wirkende Kraft. Der Stillose oder der Mensch mit dem ordinären Stil des Nachempfinders ist dadurch, daß er nicht schreiben kann, gerichtet. Der Wert der Sprache, des Stils ist kein nebensächlichen, ist ein Hauptwert.

Die größte Sprachsünde ist das Cliche, die Verwert-

ung der vorliegenden Wendungen, Bilder und Gefühls-
äußerungen, die für andre Generationen und Leute
Bedeutung hatten und die für den Schreibenden selbst
und für uns nichts mehr sind, weil wir anders sehen
und fühlen und nur ein neuartiges Sehen und Fühlen
beachten können. Das aber baut sich selbst seine Sätze
und die kleinsten Teile seiner Ausdrucksmittel.

Nichts hat auf den Stil bestimmender gewirkt, als
die Veränderung, die das Pathos durchmachte. Die
größte stilwirkende Kraft in der deutschen Geistesge-
schichte des neunzehnten Jahrhunderts ist die Verfeiner-
ung und Abtönung, die Umgestaltung und Umwertung
des Pathos seit Schiller, dem typischen Pathetiker. Je
nachdem man die Worte Freiheit oder Kraft, Vaterland
oder Held, Liebe oder Schmerz in einen Satz hinein-
stellte, je nachdem wirkten sie aus sich selbst und durch
sich selbst begeisternd. Heute haben wir die Tragweite
dieser Worte besser durchschaut, wir haben, um mit
Remy de Gourmont zu reden, eine Dissoziation mit
ihnen vorgenommen. Wer diese Worte ohne Nuancir-
ung gebraucht, vernachlässigt durch diese That selbst
die ganze Gefühls- und Gedankenarbeit des neunzehnten
Jahrhunderts: sein Stil kann auf seine besten Zeitgenossen
nicht mehr wirken, weil die pathetischen Werte, die
dadurch ausgelöst werden sollen, nicht mehr vorhanden
sind. Wir sind nervöser geworden und in mancher
Beziehung schufen Hofmannsthal und Stefan George
ein Pathos der Nerven. Es ist Schluß mit den pathetischen

Ideen ; wer unsere komplizierten Persönlichkeiten erregen und anfeuern will, darf weder vom Grashälmchen noch vom Lauf der Gestirne, weder vom ewig unwandelbaren Gesetz in der Menschen Brust noch vom Schlachtentod und vom Heldenmut reden. —

Soweit für den pathetischen Stil; der philosophische Stil und der des Kritikers und Ästhetikers haben parallele Wandlungen hinter sich. Kant und Schopenhauer sind zwei Hauptrepräsentanten der zwei philosophischen Hauptstilformen der Vergangenheit: Kant ist der logische Achitektoniker, Schopenhauer der anschauliche, präzise vom französischen achtzehnten Jahrhundert und von Lessing ausgehende leidenschaftliche Denker. Nietzsches Bedeutung für unsre Sprachkultur ruht in der Auffindung eines Stils, der sowohl Kant wie auch Schopenhauer überwand. Die Alten geben *Denkresultate*, ab und zu auch *Denkprozesse*; Nietzsche gibt mehr als beides er gibt neben alldem noch den *menschlichen* Prozeß, den psychologischen, individuellen, ab und zu sogar physiologischen Untergrund seines Denkens. Seine Gedanken sind vom Muttergrund der Persönlichkeit nicht losgelöst: in jedem offenbarten Denkresultat und Denkprozeß schwingt der ganze schöpferische Mensch mit. Jede Operation ist Gesamtheit, keine ist bloß Teil. Nietzsche verwirft man oder man erkennt ihn an; eine Mittellinie gibts nicht.

Aus diesem schwachen Versuch, einige überwundene Stilformen vorzuführen, resultiert für den Schreibenden

mancherlei: Man glaube nicht, ich rate an, für das neue Pathos Hofmannsthal und George, für den neuen abstrakten Stil Nietzsche nachzuahmen. Aber sehen wir nur, wie diese Persönlichkeiten wirken. Hierüber belehrt uns unsre ganze Zeit; wir dürfen absehen von allem Snobismus, so sagt sie uns doch noch vornehmlich und ernst: „Willst du gehört werden, so sprich in der Art, wie diese da sprechen! Wir könnten dich sonst nicht verstehen.“ Zu der Ehrfurcht vor der Sprache kommt als entscheidendes Moment hinzu: die Ehrfurcht vor den Forderungen und geistigen Kräften seiner Zeit.

FRANZ CLEMENT.

TOUNY-LÉRY.S.

Le poète Touny-Léry.s est né à Gaillac (Tarn) le 17 février 1881. Il publia en 1900 son premier volume de vers: *Dans l'Idéal et dans la Vie* qu'avait précédé de quelques mois un bref poème: *Les filles d'Eros*. En 1901 paraissait une nouvelle *Mariette la Mendiant.e* que Léon Bocquet appelle «un chef-d'œuvre en miniature», en 1902 les *Chansons dolentes et indolentes* où le poète s'avérait disciple de Francis Jammes. La même année *Mimi et Nina*, le roman de «deux petites esthètes passionnées, impossibles et fragiles qui font des vers et la dînette, et sont perverses sans malice» (L. B.), en 1905 *Quelques petits poèmes d'amour*, en 1906 une étude: *Le Poète et le Public*, en 1907 une autre étude: *L'année poétique 1906*.

M. Touny-Léry.s collabora ou collabore encore à presque toutes les revues jeunes de France et de l'Étranger. Il a bien voulu réserver à *Floréal* les beaux vers inédits que nous publions ici.

Pendant trois ans (1900—1901—1902) il fit paraître à Gaillac, avec le poète Marc Dhano son père, une petite revue, *Gallia*; en 1905 il a fondé à Toulouse avec Georges Gaudion le recueil d'art «Poésie» dont *Floréal* a eu et aura encore l'occasion de parler.

Dans le *Beffroi* du mois de mars 1903, Léon Bocquet dit de Touny-Léry.s «de la terrasse de la maison de campagne du poète on découvre le plus magnifique horizon de jardins qui puisse être et le cours agréable de la rivière Tarn qui coule en bas et où s'amarre la yole élégante du poète Sa vie: une existence à l'écart, silencieuse et douce, livrée au rêve.» — Depuis, une jeune femme, un bébé. Et un livre chaque année. M. Touny-Léry.s, qui est un délicieux poète, détient peut-être la formule du bonheur.

VERS . . .

Poète, pauvre fou aux yeux emplis d'amour,
tu n'as plus la foi rédemptrice de tes pères,
de ceux qui murmuraient, le soir, une prière . . .
Et le doute à ton front est un carcan bien lourd.

Poète, pauvre fou aux yeux emplis d'amour,
tu ne crois plus à la vertu des saints Mystères,
et tu souffres de voir devant la Croix ta mère
pieusement penchée aux douces fins de jour . . .

Poète, pauvre fou aux yeux emplis d'amour,
ton âme est assombrie ainsi qu'un cimetière
où les couronnes, sous de grands cercles de verre,
sont des espoirs fanés et fermés pour toujours . . .

— Mais la Pitié veille en mes yeux emplis d'amour,
je murmure des vers en place de prières,
et je rêve d'offrir aux malheureux, mes frères
dont l'œil est fatigué de la laideur des jours,
ceux dont l'esprit est las et les membres sont lourds,
le livre de bonté qui console et libère . . .

DIE UHR.

Wir fahren hinaus ins Ferienglück.
Nach einigen Tagen kehrt' ich zurück,
Vergessnes zu besorgen.

Das Wohnhaus kauert im späten Morgen,
Verschlafen, als wär ihm der Sommer zu schwül,
Geschlossen die Laden, als schmerzt' es der Schein.

Ich tret hinein.
Wie still! wie kühl!

Ich bin allein.

Ich will geniessen
Das Schweigen;
Mich niederneigen
Zu seinen Wassern, die lautlos fliesen,
Und knieend trinken aus hohler Hand.
Dann lass ich der Träume Silbersand
Im kindisch seligen Beginnen
Durch die gekrümmten Finger rinnen.

Doch horch! Welch ein Klang,
Der mich schreckt?
Wer drang
Herein und hält sich tückisch versteckt?
Schon hab', schon hab' ich den Täter entdeckt!

Die Uhr,
Die alte Uhr im braunen Kasten
Geht friedlich ihre Räderspür
Und will mit ihrem Schlag nicht rasten,
Tiktak, in aller Ruh,
Tiktak, so immerzu,
Hin und her, hin und her,
Als ob im Haus nichts geändert wär!

Uhr, liebe Uhr,
Wie ist das möglich nur?

Das Haus steht leer ;
Dich kümmerst's nicht.

Kein kleiner Bube, kein kleines Mädchen
Naht deinem Gehäuse mehr
Sein neugierrot Gesicht
Und starrt
Ins krause Wunder der Walzen und Rädchen
Und harrt,
Wenn's draus verheissungsvoll schnarrt,
Dass dein Hämmerlein schwingt,
Dass dein Geheimniss singt
Und dein metallner Gruss,
Gleich einem Elfchen, mit silbernem Fuss
Ins hallende Zimmer springt.

Und nicht mehr hebt des Hauses Frau
Zu deinem Zeiger, hell und blau
Die Augen auf,
Im sorgenden Liebeswalten,
Des Tages Lauf
Nach deinem Gange zu gestalten.

Und ich, dein Freund, in schlafloser Nacht
Nicht horch ich mehr deinem Schläge,

Wenn glühend im Herzen wacht
Die Sehnsucht nach dem Tage,
Der Nacken ruhelos
Im Kissen wühlt,
Das seine Glut nicht kühlt,
Die Augen starr und gross
Ins Dunkel bohren,
Die geschärften Ohren
Hinunterlauschen zum Stubenzimmer,
Von wo dein immer
Reger Pendelschlag tönt;
Von wo zuweilen glockenlaut
Dein Mund durch die Stille dröhnt,
Bis endlich der Morgen graut,
Bis endlich das junge Licht
Das Gitter der Laden durchbricht
Und meiner Seele nach nächtlichem Graus
Sonne und neue Siege verspricht.

Leer liegt es nun und tot das Haus.
Dich kümmert's nicht.

Du tickst
So hin und her, so hin und her,
Als ob gar nichts geändert wär.

So fühlst du nicht mit uns, die fühlen,
Und blickst
Mit einer kühlen
Gleichgiltigkeit auf alles hinunter,

Was diese Räume munter
Durchhüpfte oder ernst durchschritt?
So lebst du unser Leben nicht mit,
Durch nichts erregt, durch nichts verwundert!

Seit einem Jahrhundert
Wo kundige Hand dich gebaut,
Hast du vier Geschlechter geschaut.
Sie kamen und schieden,
So klein wie gross;
Sie suchten das Glück
Und fanden den Frieden
Im Grabesschoss
Und keiner kehrte zurück.
In all dem Wandern, dem Drängen, dem Schieben,
Bist du allein dir gleich geblieben.

Du durchschreitest
Dein metallenen Zeigerfeld
Und begleitest
Mit demselben Pendelklopfen
Das Gewoge unsrer Welt.
Tropfen für Tropfen
Missest du
Uns den Trank des Lebens zu.
Unsre Freude, unser Leid
Kündest du in Heiterkeit,
Eherner Mund der lebensmordenden Zeit

Du so still, du so gelassen,
Uhr, ich möchte dich hassen.

Aber was liegt daran?
Wandle deinen Gang

Hin und her, hin und her,
Als ob kein Leid und kein Sterben wär!
Machst mir nicht bang.

Als ein Mann
Schlepp' ich die Bürde
Meiner Menschenwürde,
Fühllos nicht, doch tapfer und heiter,
Zum Endziel alles Lebens weiter.

Sieh, so zieh' ich von neuem dich auf!

Mag auch von meinem Lebenslauf
Um soviel mehr aus der Urne fließen,
Als deine Zeiger ihr Feld durchzirken,
Sie bringen mir Stunden zum Geniessen,
Nächte zum Träumen, Tage zum Wirken.

Und mag mein Herz einst stille stehn,
Deins aber weitergehn,
Als wär' nichts geschehn:
Noch im Unterliegen
Darf ich siegen;
Denn ich weiss doch, dass ich lebte,
Dass ich strebte,
Dass ich liebte, dass ich litt,
Und trag die Erinn'ung an alles
Aus der Welt des Lichts und des Schalles
Dankbar ins schwarze Schweigen mit.

MARIE.

Une voix si douce: „Le pauvre cher arbre!“ — Car dehors le vent faisait rage: cramponné au tronc noueux du pommier il poussait, poussait sans cesse, nerveux et brutal, en gamin qui s'acharne à un vieillard ivre. Cette plainte... et combien douloureuses, les contorsions des branches à jamais dénudées! „On l'abattra,“ — dit une voix très calme.

Elle fleurait, leur chambre quiète, la lavande, le pain bis trempé au lait, et la toile qu'on déchire. Brunnes et ridées comme des nêfles, il fallait regarder les dernières pommes pour leur trouver une odeur; d'autres, terriblement vertes et rouges, sur le cadran de l'horloge. Bien que de tout temps le dimanche on chômat, l'inertie de la machine à coudre gardait on ne sait quoi d'insolite et un peu triste, sans doute à cause du couvercle, en cercueil sur la petite âme laborieuse du logis.

„La pluie cesse; je m'en vais. Ne viens-tu donc pas? Elisabeth le voudrait tant!“ — A nouveau la voix calme. On l'entend, cette voix de la femme qui avec une sage lenteur, pour qu'il suffise jusqu'au bout, rumine quelque bonheur sauvé. Anne, d'ailleurs, se présentait en lisses bandeaux gris déjà mais châains encore, la bouche apaisée, le placide regard toujours mouillé d'une génisse.

Cependant que, d'un signe de tête, Marie s'obstinait, elle sortit, toute à l'orgueil de voir son enfant ressembler aux saintes extatiques des vitraux d'église : lumière en auréole sur ses cheveux couleur de miel, lèvres sanglantes pour le si pâle visage, et près d'elle, sur le rebord de la fenêtre, piqué dans une boîte remplie de sable, le lis des quatre grandes processions.

Affreux depuis quelques semaines, la vieille cousine, les mains croisées sur sa ceinture alourdie, et vraiment, l'apparence d'une bête repue d'herbe grasse!... Puis, dès l'entrée, ce goût de tisane... Ces conversations coupées d'un : Chut! voilà Marie!" Pourquoi? quel mystère? — D'instinct, la jeune fille s'approche du miroir: „Je suis droite, moi, et souple; je suis jolie, si jolie! — Ses bras s'ouvrent; son rire frais de tinter vers les violettes à venir et les tendres floraisons des pêcheurs; ses quinze ans frissonnent de l'attente prometteuse du bourgeon.

Dehors, en raies obliques au soleil, d'énormes gouttes espacées... De blancs flocons, qu'aussitôt la terre suce. „Il neigera des fleurs!" — Avril s'annonce... Alors, pétales clairs de choir et frémir au ras du sol. On croirait, par milliers des papillons-nains qui se meurent. C'est aussi le mois où parfois l'on rencontre, meurtrie, les ailes flasques et trempées, une abeille d'or. „Il neigera des fleurs!" gémit la douce voix.

Des images nous montrent Marie tirant l'aiguille à sa place habituelle dans l'encoignure d'une fenêtre, près

de ce lis évidemment en papier mâché. Elle brode un voile de ciboire. Admise à la sacristie, elle adore le linge d'autel, pour sa finesse et sa blancheur, et pour ce qu'en ses dentelles exquises il garde la joie des Noël's et des Pâques. Oh ! de Pâques surtout ! Au réveil, des rayons pleins les murs, et la musique des cloches... et en soi, l'espoir de quel miracle?... Nonchalants de plus en plus, les doigts si habiles... Et bientôt le délicat ouvrage en boule au fond d'un tiroir.

L'un des plus familiers paysages de la bible classique, celui qu'à présent Marie regardait se dérouler humide encore de l'averse récente. Je le reconnus plus tard en Lorraine. Qu'on se rappelle, au premier plan la courbe harmonieuse du coteau, et à l'horizon les silhouettes des conifères; Anne, à mi-pente, se hâte vers la vallée... Des toits de chaume. Dans les prés, les belles vaches rousses tellement s'imposent qu'absentes on les imagine. La capricieuse Vologne qui de perles éclabousse les sapins barbus et lente ronge les ponts de pierre, elle si transparente et si noire, en bonds allègres sur les rochers, morne au bas des chablis, paraît ici toute songeuse. Et, endeuillée de ce bleu nostalgique dont la hantise vous prend, l'une des multiples âmes de la France: son âme grave qui se souvient.

Moins blanche parce que fraîchement lavée, la route là-bas jaillit très haut dans le ciel. Il semble que, du sommet prodigieux, l'on puisse, des deux mains, arracher l'azur. Au-delà, quelles merveilles?... Et une

troisième fois, Satan le tenta: „Contemple, à tes pieds, toutes les splendeurs de l'univers... Etait-ce là? — De l'autre côté, Marie le sait, le Valtin, ses maisons, son clocher, ses troupeaux, étalés en délicieux joujoux primitifs. Et pourtant: „Que me viendra-t-il... que me viendra-t-il par cette route blanche?“

„A demain? — Après demain alors? J'aurai faim de nouveau... C'est bon, le pain de seigle!... Me ferez-vous goûter encore à vos confitures de quinerodon? elles embaument l'églantine!“ — Et Marie: „Non, aujourd'hui en huit seulement: toute la semaine je travaille... Ma mère s'en ira chez cette parente malade, mais cela ne m'effraye pas de rester seule avec vous, au contraire.“ — „Huit jours? Vous n'y pensez pas! Je m'ennuierais tant!“ — „Moi aussi, beaucoup.“ — „Que vous voilà gentille, Marie!... Vous me permettez de vous appeler ainsi Marie tout court? Puis, dites mon nom, avant que je ne m'en aille, dites!“ — Mais elle, trop occupée à se déclarer Gabriel beau comme un ange, ou même un archange.

On le connaît peu, ce jeune homme. Pas le jeune homme courant, toujours, entiché de sa moustache, de sa cravatte et de ses pieds. Plutôt de ces demi-poètes sans le savoir, capables par exemple d'entrer à Forestière, rien que pour le charme des grands bois, ou à St.-Cyr pour mieux crier „vive la France“, et qui à vingt ans, désespoir d'une famille, manifestent des velléités d'épouser Margot, Mimi Pinson, ou quelque

Lise Fleuron chimérique. — Après, on les entend éreinter Musset avec une suspecte ostentation. Ils tournent au snobisme pur — à moins de dégoûtamment se prudhumaniser.

Gabriel, pour l'au-revoir définitif, baise, l'une après l'autre, les mains de sa nouvelle petite amie. De reconnaître le geste du prince Charmant vers telle princesse en robe tissée de lune, elle rougit de plaisir. — Une tiédeur souffle, et, la tête renversée ainsi que pour boire à une coupe tendue, puis, rire ou sanglot: „Gabriel.“ Lui, devinant l'appel faible et l'inconscient désir, se retourne, loin déjà sur la route qui monte, monte si blanche, trop blanche dans les lourdes brumes. Quelqu'un pleure: Une enfant esseulée, qu'effraye le noir, et aussi, sur sa main, le premier baiser, très brusque et très chaud.

Ils se tenaient aux deux bouts de la chambre, déconfits de se retrouver étrangers, après avoir avec tendresse pensé l'un à l'autre, dans ce silence où, drôlement exagéré, le tic-tac de l'horloge prêtait à rire. „Il fait si bleu“, dit alors Marie, „si bleu“. — „Je parie“, dit Gabriel, „que dans trois semaines les jonquilles là-haut lèveront sous la neige... Si on se promenait! Allons au hêtre géant!“ — Trop loin! Voyez, d'ici, le hêtre: feuillu, vous le mettriez à la boutonnière en brin de fougère!“ — „Qu'importe? Nous irons lentement, et en nous contant des choses. Fatiguée, je vous porterai: vous ne pesez, je gage, pas plus qu'une plume.

Très lasse, rien ne vous empêche de dormir un peu en forêt; je veillerai aux loups." — Et en disant celà, Gabriel ressemblait à un jeune loup lui-même.

Une si bonne chaleur que l'absence de pâquerettes choquait, anormale; et comment plaindre des sorbiers assez grotesques pour tendre vers un tel soleil des rameaux dégarnis! Plus loin, les sapins sauvaient la situation; mais les effluves d'un parfum troublant, (venu d'où?) dominaient leur honnête senteur de résine. „Aimez-vous les cerises, Marie?" — „Oh oui! Par malheur, il s'agit de patienter!" — Marie, une cerise pas très mûre, toute rouge et gonflée quand même — j'y mordrais si volontiers!" — On se fait vite à ce langage un peu spécial, et les yeux de Marie: „Prends-la!"

De cette mousse épaisse et moelleuse un Sybarite s'accomoderait. — En-dessous, d'étranges pulsations. — Des insectes, sur un rayon, dansent. Le long du faisceau de lumière, d'un mouvement rythmé, il glissent et remontent, puis follement tournoient dans la poussière irisée. Telle à une distance fabuleuse une plainte aiguë de violon, le bruissement de leurs ailes... deux notes alternées. C'est triste, plus qu'une marche funèbre par grand orchestre... D'entendre perler une source assoiffée... „Que vous respirez fort, Gabriel; pourtant nous flanions!" — Marie, plus que jamais, évoque les vierges-martyres, les vierges amoureuses d'un Christ aux longs cheveux, à la barbe frisée... Deux bras l'enveloppent toute: „Vous tremblez!... Je t'aime bien

d'être ainsi frileuse comme une perce-neige! "... Quelque chose flotte partout qui vous grise... Et voilà les épicéas d'alentour en sarabande effrénée, le fin branchage du hêtre: en l'air, des serpents, d'innombrables serpents qui brillent, qui grouillent... Au-dessus, le bleu chavire, menace de tomber — la route blanche — Gabriel!..... Angoissante et exquise, la chute à l'abîme, sur des roses, roses de neige qui glacent, roses de feu qui brûlent!.....

Le soir sombrait, d'un gris tendre, et ils marchaient bien près l'un de l'autre, lui tout vibrant d'émotion silencieuse, elle bavarde comme une hirondelle à l'instant débarquée du midi; (les femmes offrent en expansion ce qui leur manque d'impression profonde, et souvent cela brise le rêve). Ignorant, grâce à Dieu, le feuilleton, du moins ne se lamentait-elle pas: „.... me mépriser — Que vais-je devenir? — coupable! — “ ce qui eût tout gâté. Mais: „Je suis heureuse, heureuse! Et c'est un peu drôle: imagine-toi, le samedi saint à la messe, le retour des cloches, et les sonnettes des enfants de chœur, quand tout ça carillonne ensemble... On se sent légère, le cœur au jubé, tu comprends, et pour le rattraper des ailes qui vous poussent!... Je t'aime! Pour toi, je le promets, la première violette et la première fraise! On les cueille avec tant de plaisir qu'il faut les donner à quelqu'un de très cher.... Tu devais venir, toi, par la route blanche, par ma route.... Demain aussi je t'attendrai. Le disais-je? Un petit cousin nous arrive; ma mère

aide à le soigner.... Pauvre bébé, quelle frousse de trouver une si vieille maman! Cinquante ans, ma cousine, et laide!... Je crains tant de ne pas te plaire! Dis, tu ne détestes pas les cheveux blonds?"

Lorsque, à sept heures on chemine sur une route blanche, avec, à tout moment, des volte-face, on ne saurait en temps dû s'asseoir à la table familiale. Mademoiselle de la Tour, extraordinairement pincée: „Dimanche dernier déjà, il était en retard. Jamais, de mon temps, un jeune homme n'eût à ce point manqué de tenue!“ — „Veuillez l'excuser, ma tante,“ intervint Madame de l'Hérault. Vous me voyez confuse... je ne saisis pas.. cela m'inquiète même!“ „Vous inquiéter, maman, quelle idée!... Je flaire, moi, un flirt champêtre!... Mais, figurez-vous Gabriel en tête-à-tête avec une tignasse paille et des bras rugueux!“ — Un rire, d'une savoureuse insolence, vu le cadre. — „De mon temps, les jeunes filles ignoraient ce parler... pittoresque, Madeleine. Elles évitaient avec soin tels sujets de conversation peu convenables, et, dieu merci, à l'occasion rougissaient.“ — (Si elles savaient, ces très vieilles dames, combien leur sied un sourire d'indulgence, rien que par suprême coquetterie elles souriraient). Quant à la trop moderne jeune fille, impertinente, mentalement elle fredonne.. „Les crapauds étaient charmants. — Un jupon durait cent ans!“..... „Je préviendrai son père demain“, conclut Madame de l'Hérault.

„Quatre heures encore — trois trois quarts“ — après

une molle tentative de travail et de fréquentes stations devant le miroir, Marie grimpa au grenier. Endroit par excellence propice aux rêveries. C'est là qu'à sept ans fémininement vindicative déjà, drapée d'un rideau, un manche d'ombrelle en guise de sceptre, on dresse d'imaginaires bourreaux contre l'institutrice prodigue de pénitences. Là, qu'en secret, le cou tordu „pour voir si ça traîne“, on trompe l'attente de la jupe longue officielle. Là surtout, l'inoubliable enchantement du premier livre. Plus tard, à fouiller dans des caisses, on remue du passé; et tangible combien plus, le radieux avenir, lorsqu'on y songe, la tête à la lucarne! — Marie, ce jour-là comprit pourquoi sa mère, dans tel coffret, serrait un chardon en argent, un bouquet fané, puis, tout jauni, le portrait d'un monsieur très bien.

„Tu m'aimeras toujours?“ — Avec ferveur, l'absurde et divin mensonge, comme s'il n'y avait ni famille, ni carrière, ni même de lassitude finale, comme si la vie et le monde, c'était, dans le bleu des Vosges, ce frêle amour ébauché!.....

Perdus, la nuit, dans une immense plaine, une jeune femme sur un âne, et, derrière, un vieillard portant un balluchon. La neige crisse; des étoiles froides et hostiles. Puis, dans une étable, elle à genoux près d'un poupon couché sur de la paille et que réchauffent de leur souffle de bons bœufs stupides; lui, à l'écart, embarrassé sous les regards des pâtres.

Sexagénaire et bourru, Joseph le charpentier, de plus,

chiquait et fabriquait des cercueils. — Et, je vous prie, hisserait-on sur un baudet une jeune femme à la veille d'être mère? Un futur citoyen qui a sa bonne-maman, s'amènerait-il dans une bergerie? — Le fils de Marie eut mieux que la pitié des sympathiques ruminants.

Trois étoiles dans la nuit sainte: La première, d'argent blond: „Que ma mère soit bénie!“ — La seconde se fond en azur: „Que mon enfant soit heureux!“ — La troisième plane, apaisante et mauve, sur la campagne endormie.

Monsieur le curé, le lendemain, vint prendre des nouvelles: Un homme qui après avoir beaucoup pensé, douté, souffert, s'est refait une âme sereine; d'ailleurs en disgrâce à 900 mètres d'altitude. Penché sur le berceau, dûment il s'extasiait: „Le beau petit!“ . . . „Et comment l'appellera-t-on?“ — Nous n'avons pas de préférence.“ — Je proposerais Noël!“ — Et Marie accepta ce nom bien choisi, et qui porterait chance.

DIE WITTE.

EINE NOVELLE.

1. Den Tagelöhner Karl Kinnen hat ein Wagen überfahren und getötet. Es war im April, wo die schweren Bauernfuhrwerke das Brennholz der Wälder in die Dörfer schleppen. Kinnen hielt beim Abwärtsfahren im steilen, vom Wasser ausgewählten Waldweg das Vorderpferd am Zaum. Der Wagen schleifte rauh und kreischend hinter den plump ausgreifenden Pferden. Kinnen glitt aus und fiel unter die gesperrten Räder das kleine ging über seinen Unterleib, das große ging über seinen Hals und brach ihm das Genick. Im Fallen hatte er so geschrien, daß der Pferdeknecht noch Nächte hindurch davon träumte.

Er war auf der Stelle tot geblieben. Als man den mit Leinentüchern verdeckten blutigen Leichnam unter neugierigem Auflauf auf einem Teimer durchs Dorf fuhr, kam die Frau des Toten aus einem Hause. Sie hielt eine Schüssel voll Milch in der Hand. Eine Bäuerin kam schnell auf sie zu und redete mit ihr. Frau Liese ward gelblich, ließ die Milch zu Boden fallen und wurde von einigen Frauenarmen aufgefangen. Als sie am nächsten Morgen in ihre reinliche Stube trat, roch es darin stark nach Karbol, und auf

einer frischen Bahre lag unter schneeweißen Bettüchern ihr toter Mann. Sie weinte krampfhaft und wollte ihn sehen; aber die Nachbarinnen wehrten es ihr. Die drei Kinder standen bald starr, bald heulten sie auf, den Tag über fing die kleinste schon wieder an, im Sande zu spielen. Sie war vier Jahre alt und hatte Haare wie frisch gehechelter Flachs.

Auf den Gassen und Dächern lag die Sonne, nur in der Totenstube war Schattendunkel. Ab und zu warf eine eintretende Bauernfrau Weihwasser über die Bahre; dumpf klatschten die Tropfen nieder und zeichneten auf dem weißen Leinentuche große graue Flecke.

* * *

Auf zwei Stühlen stand der Sarg im Hausgang. Eine schiefgebrannte Kerze stand auf ihm und flammte bewegt in der trockenen Frühjahrsluft. Ein Glas Weihwasser, in ihm ein Sträußchen Buchsbaum stand neben ihr. Hinter dem Sarge harrten die Angehörigen mit verweinten Augen, vor dem Hause die Dorfbewohner mit teilnamslosen, feierlichen Mienen auf den Pfarrer. Das Kreuz nahte; ein Schuljunge in verwaschenem Meßknabentalar trug es angestrengt. Hinter ihm trotteten die Schulkinder, Gebete herunterleiernd. Der Pfarrer segnete den Sarg ein mit Oremus und De profundis. Langsam ging der Leichenzug dem Kirchhof zu. Als die Frau mit den Kindern hinter dem Sarge das Haus verließ, schluchzte sie auf; der älteste Sohn fing wie toll zu weinen an, und sein sechsjähriges Schwesterchen

klammerte sich an den Rock der Mutter. Das kleinste war mit seiner Tante im Hause zurück geblieben.

Auf dem Kirchhof hielt man vor einem frischen Grabe; eintönig klang das Gebet und über die Köpfe hinweg sang der Pfarrer klagend: *Antequam nascerer novisti me et ad imaginem tuam Domine formasti me Modo reddo tibi creatori animam meam. Comissa mea pavesco et ante te erubesco* Dann sank der Sarg an Stricken in die braune Grube, und die drei Schaufeln Erde, die der Pfarrer drauf warf, klangen hart in den Frühling hinein. Noch einmal schluchzte die Wittwe auf. Die Anwesenden beteten das „Ich glaube Gott festiglich“ mit tiefen umflorten Stimmen und gingen in die Kirche. — — —

Abends saß Liese Kinnen mit ihren Kindern allein in der Stube. Sie waren gerade von draußen herein gekommen; auf der übernachteten Straße hatten sie die letzten Leidtragenden aus der Verwandtschaft noch ein Stück Weges begleitet. Die Mutter kniete nieder und die Kinder taten desgleichen. Sie beteten noch einen Rosenkranz für die Seelenruhe des Verstorbenen.

„Geh die Türe absperrern,“ sagte Frau Kinnen zu ihrem Ältesten, glättete ihre Röcke und griff nach der Lampe. Der saß am Tische, hielt den Kopf in der Hand und schluchzte einmal auf.

„Ich fürchte mich,“ sagte er.

„Dann geh du Anna,“ sagte die Mutter.

„Ich fürchte mich auch,“ sagte das Mädchen.

Da fürchtete sich auch Frau Kinnen; erst jetzt ergriff es sie ganz, wie leer das Haus durch den Tod des Vaters geworden war, und wie die Kinder ihren starken Schutz und Schirm verloren hatten. — Sie mußte sich zusammenehmen, als sie in den dunklen Gang hinaustrat, um den Schlüssel in der Hausthüre zu drehen. Dann ging sie mit den Kindern hinauf. Als sie die Kleinste in das Bett gelegt, ihr auf Stirne und Mund ein Kreuz gemacht, und Weihwasser über sie geworfen hatte, fragte das Kind bange: „Kommt der Vater denn gar nicht mehr zurück?“ — „Doch mein Engelchen, aber schlafe jetzt.“ —

Sie konnte nicht mehr weinen, und sie lag mit starren Augen die ganze Nacht hindurch.

Im Herbst riß die Not ein. Die Heuernte, die Grumternte und die Kartoffelernte hatten der Frau über das Elend hinweg geholfen. Aber für den Winter hatte sie nichts im Keller und auf dem Speicher. Sie war niemals stark gewesen, und nun war sie von der heißen Arbeit so schwach geworden, daß sie nicht an den Winter denken konnte, ohne zu verzagen. Da wurde ihr sechsjähriges Töchterchen krank, sehr krank. Als die letzten Blätter fielen und in den Novemberstürmen tanzten, lag es den Tag und die Nacht hindurch spitz und blaß in seinem schlohweißen Bettchen. Die Mutter bettete es in die Stube, und auch die andern Kinder schliefen dort. Mit dem dünnen Holz, das sie im offenen Walde gesammelt, heizte sie tüchtig ein und mit dem letzten

Gelde bezahlte sie den Arzt, ihren Unterhalt und den Unterhalt der Kinder. Wenn sie wenige Stunden gearbeitet hatte, brach sie zusammen. Sie konnte nichts verdienen, die Dorfleute standen ihr bei, halb mitleidig, halb trotzig; in ihren Mienen las sie immer ein finsternes Urteil, auch wenn sie sich zum Lächeln zwangen.

* * *

Es wurde ihr schwarz und schwärzer zu Mute; sie weinte, wenn sie die Kinder sah. Nachbars Greth war ihr vorgestern so stolz begegnet. „Schicke die Kinder betteln,“ hatte sie gesagt. Sie wollte es versuchen, aber sie konnte es nicht; sie brachte das Wort nicht über die Lippen. Und so lebten sie von dem, was der Tag brachte. Der Arzt hätte das Kleine retten können, aber es war zu schwach, und es wurde von Tag zu Tag spitzer; sein Gesichtchen war wie aus gelbem Wachs gearbeitet, in dem die Adern blau schimmerten.

Eines Abends betete die Mutter sehr lange und sehr inbrünstig. Der Bube schaute ihr zu und betete leise mit. Als sie den Rosenkranz in die Tasche gleiten ließ war es fest in ihr gereift: Sie mußte aus diesem Leben fort; sie durfte sich und die hungrigen Kleinen nicht leben lassen: Gott würde ihr verzeihen, das war ihr im Gebete klar geworden, hell und klar wie die Schneenacht, die draußen lag und ihre mageren Arme durch die verklebten Fenster in die Stube zu strecken schien. Mit dem letzten Groschen ging sie hinaus und kaufte Kohlen; sie legte sie in den Ofen, schürte das Feuer

und schloß die Klappe. Dann küßte sie alle ihre Kinder, weinte und tat, wie wenn sie schlief. Das Kleinste war bald eingenickt, und nach einem Viertelstündchen schnarchte auch der Bub.

„Mutter, ich habe Kopfwegh,“ rief das zweite Töchterchen.

„Schlafe, mein Kind, rief sie ihm zu. Das Kohlengas legte sich um ihre Brust; sie betete noch heftig, dann verlor sie die Sinne.

Aber sie erwachte am andern Morgen doch. Und als sie erwachte, war sie hilflos; es war ihr, als müsse ihr Kopf zerspringen; sie legte die Hände an die Stirne und stöhnte. Das Zimmer und das weiße Fenster, in das eine kalte helle Wintersonne schien, hüpfen vor ihren Augen. Auf einmal tauchte es ihr auf. Sie hatte sterben wollen und ihre Kinder sollten mit ihr sterben. Nun lag sie wach; der Tod grinste ihr entgegen; jeder Atemzug war ihr eine Pein, und sie spürte das Gift in der Brust wie blanke Messerstiche, aber sie lebte noch. Und das Leben ward ihr auf einmal wieder etwas; sie wollte nicht mehr sterben. Mit den Händen stützte sie sich im Bette auf und ließ sich in das Zimmer gleiten; sie schleppte sich bis an das Fenster und öffnete es. Dann sank sie zusammen in der kalten Luft, die erobernd in den vergifteten Raum strömte.

Nach einiger Zeit erwachte sie; sie strich sich die Haare aus der Stirne und lief zu den Betten der Kinder. Sie wollte sie retten. Den Knaben rüttelte sie gewaltsam auf; er schaute sie aus verglasten Augen an

und hauchte über seine blauen Lippen: „Mutter, ich bin so müde, laß mich noch schlafen.“

Das älteste Mädchen lag quer über das Bett; sein Kopf lag an der Mauer, es hatte sich aufrichten wollen und war unterdessen erstickt. Seine weißen Händchen krampften sich in die Brust ein, die ihm auf einmal so weh gethan. Es hatte mit dem Tode einen harten Strauß gefochten. Die Mutter kreischte auf und sah durch Tränen hindurch, wie ihr Jüngstes so blaß da lag. Es war tot und es lag da wie eine Puppe, wie eine Puppe die schlafen kann. So sank sie zusammen.

Am Abend schon saß sie in der Kreisstadt im Gefängnis; sie war im Nachmittag zum Bürgermeister gegangen und hatte dann alles erzählt. Dann war sie weiter geeilt, bis sie vor den Gensdarmen stand. Nachts sah sie ihren Buben im Traum; er würgte sie am Halse und schrie: „Mörderin.“ Er allein war leben geblieben.

* * *

Im Justizpalast der Bezirkshauptstadt hatte der junge feurige Rechtsanwalt eben sein Plaidoyer beendet. Der Gerichtshof sprach die Frau frei. Sie sank im weiten Korridor ihrem Sachwalter zu Füßen und weinte. Dieser trug von da an ein Bild in seinem Geiste mit sich, das er nie vergaß.

Der Frau ward mit Geld und andern Wohlthaten geholfen. Aber noch ehe der Frühling ins Land zog, starb sie und ward an der Seite ihres Mannes begraben.

Der gerettete Bub ward ein Pferdeknecht und pflegte ihr Grab, bis des Weiherbauern störrige Stute ihn an einem Sommertage tot schlug.

Im Dorfe besteht keine Familie Kinnen mehr; nach Jahrzehnten erzählte meine Großmutter mir von ihr wie von einem Märchen, . . . Und es war ein trauriges Märchen.

Franz CLEMENT.

L'HORLOGE.

Elle bat uniformément
depuis cent et cent ans
dans la pénombre
la vieille horloge sombre. . .

Mon père l'entendit, et mon grand-père aussi,
et tous ceux qui sont morts avant lui,
battre toujours de même
aux heures de douleur, d'allégresse ou d'ennui.

Que la mort eût franchi le seuil de la maison,
que le désespoir et la peine
fissent pleurer les yeux et s'affaïsser les têtes,
que la joie fit frémir soudain les cœurs en fête,
que le printemps heureux glorifiât la vie
que l'hiver éclairât les nuits froides de givre,
Que l'aube ou le couchant incendiât l'horizon
toujours, toujours, toujours de même
l'horloge répétait son éternel poème.

Je l'entends à mon tour aujourd'hui
marquer chaque seconde
d'un quotidien ennui. . .

Impassible témoin elle raconte
Dieu sait combien d'histoires!

Et dans sa boîte de chêne noir,
 cercueil des jours défunts
 où la cire et l'oubli confondent leurs parfums
 son battement inlassé
 parle à ma solitude et chante le passé.

SYLVAIN BONMARIAGE.¹⁾

LE RYTHME AIMÉ.

Une barque passait sur le fleuve languide,
 Que la lune effleurait de ses larmes d'argent:
 La rive se taisait dans sa masse morbide . . .
 Une barque passait. Les rames, en plongeant,
 Charmaient d'un rythme lent l'immobilité vide.
 Songe psalmodié, qui berçait simplement
 Le silence, aux aguets, de l'ingénu timide,
 Le rythme doux passa sur le fleuve dormant.
 Le rythme s'est brisé, raidi, comme un coup d'aile
 Et la barque s'enfuit . . . Pourquoi s'en alla-t-elle
 Parmi la brume fade, au loin, s'évanouir?
 Le cœur qui l'écoutait de la rive esseulée
 Suivit de son amour la nacelle en allée
 Et, frissonnant la vit, vers l'inconnu, s'enfuir.

MAURICE DEMBOUR (Liège).

VOLUPTÉ.

Puisque l'amour vaut bien la gloire
 Dans la coupe d'or il faut boire
 Jusqu'à l'ivresse d'oublier.

¹⁾ Monsieur Sylvain Bonmariage est collaborateur de la *Belgique artistique et littéraire*.

Divinité de Mytilène
Dont le front fleurit la verveine
A ton autel je viens prier :

Notre-Dame aux chairs jamais lasses,
Eloignez-moi des âmes basses
Et faites-moi votre écuyer.

* * *

Effeuillons nos jeunes ardeurs
Comme on effeuillerait des fleurs,
Sans regret, au vent qui caresse.

Buvons le vin d'enchantement
Pressé des pampres du Levant
Qui verse une immortelle ivresse.

Le ciel, ce soir, est un grand lit
Parfumé de brise et d'oubli
Où la nuit déroule sa tresse.

* * *

Laisse-moi sur ta gorge nue
Comme une fillette ingénue
Pleurer — sans objet, comme un fou !

Nos baisers humides de larmes
Tièdes auront de plus grands charmes. . .
Oh ! dire alors à des genoux :

Les roses que cueille ma main,
Tout l'espoir de mes lendemains
Et mon cœur hautain sont à vous.

SYLVESTERABEND.

„To thine own self be true,
And it must follow us the night the dan,
Thou canst not then be false to any man.“

HAMLET.

Der Wind saust trübe Weise
Im blätterlosen Baum,
Die Welle murmelt leise,
Als spräch ein Kind im Traum.

Die Wanduhr tickt so träge,
Das Jahr geht bald zur Ruh.
Halt eine Weil' am Wege,
Dann schreite wieder zu!

Vergiß das was gewesen,
Genieß was heut dir beut;
Feg fort mit scharfem Besen
Den Traum vergangener Zeit;

Dring vorwärts unverdrossen
Und grab nach deinem Hort;
Versagen die Genossen
Dann schreit alleine fort!

Das Suchen, nicht die Wahrheit,
Der Kampf und nicht das Ziel,
Der Schimmer, nicht die Klarheit
Lockt in des Lebens Spiel.

Ob Denken, ob Geschehen,
Der Tugend Kern ist Mut.
Lern Mensch und Welt verstehen:
Wer weiß, der ist auch gut.

Im Handeln magst du fehlen:
Stark ist wen Fallen lehrt.
Die Fehler hoher Seelen
Sind niedre Tugend wert.

Vom Guten bis zum Bösen
Die Spanne ist nicht weit,
Es ist nicht scharf zu lösen
Der alte Widerstreit.

Sei selbst! Laß andere richten!
Der Menge Sinn heißt Recht.
Laß Norm und Satzung schlichten,
Was heilig und was schlecht.

Sei selbst! Laß Schreier streiten
Um Gott und Menschenwohl,
Und laß ihr Tun entscheiden
Ob ihre Phrasen hohl!

Laß Beten und laß Fluchen!
Beug nicht, wank nicht vom Steg!
In Sturm und Sonne suchen
Mußt du dir *deinen* Weg.

Was soll Bedacht und Reue!
Es rollt der Dinge Fluss.
Geh herzhaft an das Neue,
Daß gleite nicht dein Fuß!

Kein Gott kann dich erlösen,
 Wenn du dich nicht befreist.
 Sei treu nur deinem Wesen
 Und lausch dem eignen Geist!

Dem Torn ist Reden eigen,
 Geselligkeit zeugt Trug,
 Doch heilig ist das Schweigen.
 Sei du dir selbst genug!

Gar Vieles hörst du schallen,
 Ziehst du den Weg entlang:
 Sucht *deines* Geists Gefallen,
 Geh voran *deinen* Gang!

Wenn Lied und Becher klingen
 Jetzt bald beim Zwölfe-Schlag,
 Wenn wirre Wünsche dringen
 Empor zum jungen Tag:

Lass Klingen und lass Sagen
 Verdampfen mit dem Punsch!
 Blick rückwärts ohne Zagen,
 Schreit vorwärts ohne Wunsch;

Und überm bunten Reigen
 Vernimm den Wahlspruch du:
 „Sei stets und nur dein eigen!
 To thine own self be true!“

Schon hallen dumpfe Schläge,
 Das Jahr ging ein zur Ruh.
 Halt eine Weil am Wege,
 Dann schreite wieder zu!

BIBLIOGRAPHIE.

Louis Thomas : **Yette**. — E. Sansot éd. Paris, 1 vol. 3.50.

Yette est un livre délicieux. De pouvoir être lu sans fatigue et sans aucun effort des méninges n'est pas le moindre de ses mérites. C'est écrit avec une spontanéité adorable, beaucoup, beaucoup d'esprit et le plus élégant des cynismes. Chaque chapitre est un fin bijoux licencieux, inséré entre une grave moralité immorale et une non moins grave sentence puisée „apud“ le *Moyen de parvenir*. Quant à l'intrigue, ce sont jeux de collégiens aimables, spirituels et bons garçons; comme ils ne sont pas très riches, ils mettent tout en commun, leur argent de poche et leur petite amie. Celle-ci s'en arrange avec délices, jusqu'au jour où, entre le dollar d'Amérique et le sou de France, elle ne prend même pas la peine d'hésiter; un brin d'émotion alors, et nos potaches sentent une larme tomber sur leur moustache naissante.

Ce livre n'a rien de vicieux, il est sain et frais comme la chair jeune et très aimée de Yette. — Ajouterai-je „qu'à l'époque où vous faisiez vos humanités au Lycée Henri IV“, Monsieur Louis Thomas, on ne s'y ennuyait pas!

M. N.

Florian-Parmentier : **Entre la Vie et le Rêve** — Paris — Maison d'éditions de l'Impulsionnisme — 1 vol. 3.50.

M. Florian-Parmentier est l'inventeur d'une école nouvelle : l'*Impulsionnisme*, selon le principe que toute œuvre doit être écrite par le poète „sous l'impulsion naturelle de son tempérament“ et non point „voulue et élaborée à froid.“ — Les poèmes de M. Florian-Parmentier, écrit de la 17^{me} à la 22^{me} année, sont l'application stricte de cette théorie, et on s'en aperçoit. Le poète a de l'émotion, de l'inspiration, des impressions, de l'*impulsion*, une sincérité parfaite, mais cette sur-abondance de conditions premières

est précisément ce qui, vu l'indigence des conditions secondes, nuit à la beauté de l'œuvre: elle est diffuse et contradictoire; elle est si peu „voulue et élaborée“ qu'elle n'est plus du tout artistique. Ce sont des cris de l'âme, mais ce ne sont que des cris, et rien n'est inarticulé comme un cri!

Parfois pourtant de bien jolis vers, p. ex.

„Mon cœur est fait de miel et le frelon s'y glisse“
rachètent les négligences trop nombreuses de la facture.

Mais l'œuvre est attirante par sa fougue de sincérité et l'auteur sympathique par ses ardeurs d'apôtre.

A noter des illustrations parfois très bien venues dues au crayon de l'auteur; quant à la couverture, signée Arthur Guillez, c'est le triomphe du mauvais goût.

M. N.

André Nepveu: **Pégase**, poèmes. E. Sansot et Cie., éd. Paris. 1 vol. 3.50.

M. André Nepveu débuta dans les lettres par *l'Etape nécessaire*, satire physiologique des idées et des formes de la décadence, suivie d'un essai de restauration classique. Cette œuvre, sans conteste intéressante dans son obscurité parfois voulue, fut accueillie différemment. Il en sera de même pour *Pégase*, recueil de poèmes, apparentant l'auteur à Hugo et à Richepin: tout y est ardeur, violence, presque brutalité; M. Nepveu est partisan du mot propre et ne goûte la périphrase que quand elle accentue avec vigueur. Son *Pégase* est un cheval indompté qui galope, s'arrête, rue et repart. Que ceux qui aiment le vers doux-coulant, la recherche du sentiment rare et ténu, ou l'affirmation d'un orgueil de poète hautain et délicat n'ouvrent pas ce livre; que ceux qui préfèrent, dans un décor brutal, le spectacle d'une âme fougueuse et qui se cabre, et que cingle une ironie agressive et vindicative, le lisent et le savourent.

M. N.

LES REVUES.

Mercure de France. Tout est à lire dans cette remarquable revue. Le numéro du 1^{er} janvier s'ouvre par une intéressante étude de Henri Bachelin sur Jules Renard de qui „la vie n'est qu'une suite d'efforts réussis vers l'expression nette, sobre, originale, immuable de sa pensée“. Dans ce même numéro de beaux vers, douloureux et vrais de François Porché: *Paroles de la trentième année* et des *Poèmes* de Victor-Emile Michelet. — De Marcel Réja, un poète qui semble vouloir se faire à présent une spécialité de questions médico-juridiques, une étude sur la *Responsabilité criminelle*: „Il n'y a pas d'institution sociale plus incohérente que notre justice criminelle contemporaine.“ — Dans un roman qui est une biographie, Edmond Pilon nous raconte les déboires conjugaux d'un grand peintre: „*Madame Greuze ou la Cruche cassée.*“ — Dans le numéro du 16 janvier. *Le Portugal et l'Espagne dans l'œuvre de la civilisation* par Philéas Lebègue est d'une actualité certaine. Lire de Jules Sageret *Le paradis laïque d'Anatole France.* — Dans la *Revue de la quinzaine* cet incomparable Remy de Gourmont raille la crédulité aux miracles. On y retrouve également au sommaire ces noms qui seuls déjà sont une garantie: Henri Albert, Ch. Henri Hirsch, Henri Mazel, Pierre Quillard, Rachilde, Léon Séché, Georges Eekhoud, Jules de Gaultier, Merki, Morice, Péladan etc.

La Revue (1^{er} et 15 janv.) nous révèle *Ce que boivent les savants, les écrivains et les artistes.* Leur horreur de l'alcool est incontestable et unanime. Rodin seul juge le vin une chose excellente. Sefer Bey entr'ouvre légèrement la *Sublime Porte*: ce qui nous permet de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Depuis Edmond Fazy on se doutait un peu de ce qui se passait derrière; mais ceci est moins fantaisiste. Les articles de la *Revue* sont toujours intéressants.

Roman et vie donne de courtes et bonnes notices de Paul Reboux sur les romans qui viennent de paraître.

Le numéro de janvier du **Pays Lorrain** contient une étude intéressante de Jean-Julien sur *Jeanne d'Arc et les Messins*. Curieux détails sur la dame des Armoises, cette fausse Jeanne d'Arc, qui habita quelque temps Arlon, où elle se maria „et fréquenta aux côtés de la duchesse de Luxembourg, qui semblait avoir pour elle la plus grande amitié “

Le Beffroi (janvier). Excellente et très fine *Critique des poèmes* par Léon Bocquet et Roger Frène. — Un article de Léon Bocquet sur *Les femmes et la Poésie*; parlant des nouvelles venues l'auteur rend attentif au très beau livre de Mme Fernand Gregh: *Jeunesse*. Un autre d'A. Boucheron sur *Myrrhine* de Charles Gallet (*La Grèce au siècle de Périclès*). — Des vers de Philéas Lebesgue, Louis Dumont etc.

L'Austrasie, revue du pays messin, est une luxueuse publication illustrée, historique, artistique et littéraire, paraissant tous les trois mois. Comme tout ce qui est d'essence lorraine, comme tout ce qui provient de cette terre voisine et fraternelle, *l'Austrasie* présente pour nous un intérêt considérable. Et si semblables sont les mœurs de Lorraine à celles d'ici, si intimement s'unit notre histoire à celle du pays de Thionville et de Metz, que nous nous y retrouvons à chaque page. Sous la direction littéraire de Georges Ducrocq, le délicat poète des *Matins triomphants*, *l'Austrasie* évoque les traditions, les affirmations artistiques, les célébrités du terroir lorrain. Et cela laisse la sensation consolante que ce pays est et reste, souverainement, infiniment, implacablement celte, gallo-romain, français et qu'il sera aussi impossible au conquérant de changer l'âme du peuple qu'au peuple lui-même de renier son passé.

Depuis notre 8^e fascicule, la **Revue Luxembourgeoise** est en rupture d'échange. Nous espérons qu'il n'y a là qu'un oubli. Inutile d'ajouter que nous continuerons de parler avec la plus entière im-

partialité de ce qui s'y publie. Dans le premier numéro de l'année 1908 de bons articles de MM. Louis Gillet (de Montréal) et Alfred Lefort (de Reims); de beaux vers évocateurs de M. Jean-Marie Carré (de Sedan), fort dissemblables de ceux (?) qui figurent d'ordinaire dans ce périodique. M. N.

La **Belgique artistique et littéraire** publie en janvier un récit en prose du fougueux réaliste flamand Georges Eekhoud, où revit l'âme de brutalité à la fois et de religiosité des terroirs de Campine; un poème „*Deux siècles; Aujourd'hui*“ du maître Verhæren, plus remarquable, me semble-t-il, de forme que d'idées, celles-ci étant un tantinet pédantesquement patriotiques à la façon des „*Zustersteden*“ du flamingant Ledeganck. — Suite des „*Dialégomènes philosophiques*“ de Picard et de la „*Petite Reine Blanche*“ de des Ombiaux que j'estime. J'aime moins „*L'Autre Moyen*“, une comédie en un acte de H. Liebrecht, qui peut-être fera sensation dans les boudoirs, mais laissera certes très calme l'aristocratie des lettrés. Les Vers de van Arenbergh¹⁾ corrects pourtant, sont un peu ternes, pauvres en coloris, un peu „lieu commun“ avec des „voûtes éternelles“, des „fourmis humaines“ et des „héroïques cendres“.

Lire un article de Benj. Linnig sur don Juan d'Autriche, où il est parlé de Luxembourg.

Vers l'Horizon donne des „*Réflexions du soir*“ originales, neuves et bien présentées du liégeois Mockel; un gentil sonnet ému *Dédicace* de Marcel Noppeney; j'aime bien aussi „*Simplement*“ d'Albert Lecocq, et „*l'Osteria*“ d'Antoine Sohier qui décèle du coloris et de l'originalité de mots et d'expressions. — Des vers de votre serviteur.

L'Envol de Charleroi: le n^o de janvier est très curieux par un dessin de Verlaine au cabaret, de Cazals, l'ami très cher des jours noirs du pauvre Lélian, et par un sonnet „commis“ par le quatuor noctambule Verlaine, Gabriel Vicaire, Signoret et André Hels, un

¹⁾ Sont-ils inédits? N'avons-nous pas déjà lu ailleurs *le Pétrel*, p. ex.?

soir, à la sortie du Procope, et provoqué par les beaux yeux d'une enfant douce. — Suite du drame antique „*Xerxès vaincu*“ du somptueux Hector Fleischmann.

La nouvelle revue **La Belgique française**, sous la direction de notre ami Devos, combattra le bon combat pour l'hégémonie de l'esprit latin en Belgique. D'excellentes collaborations; Théo Varlet, Maurice Vallet, Albert du Bois, Louis Piérard etc. en feront une de nos bonnes revues.

RENÉ SCHMIOKRATH.

DEUTSCHE LITTERATUR.

(MONATSRUNDSCHAU).

Noch in dem letzten Hefte des „Floreal“ sprach ich von der eigentümlichen Schöpferkraft des Dänen Johannes V. Jensen und knüpfte an die Kunst und Art dieses lyrischen Erzählers weitgehende Hoffnungen. Er hat einen jungen Landsmann, der *Laurids Brunn* heißt und von dem mir ein Buch zur Besprechung vorliegt, das „*Pan*“ betitelt ist (erschienen bei Egon Fleischel, Berlin), nicht minder ein lyrischer Roman genannt werden kann, aber etwas ganz anders ist als die Bücher Jensens. Dieser ist vielfältig, visionär, stürmisch, jener von einer nervösen Plastik, verhalten und gekünstelt einfach. Dieser Roman könnte als Drama geschrieben sein; er ist etwas wie eine umgekehrte „Frau vom Meer“ mit demselben Lockruf des Unaufgeklärten, Geheimnisvollen. In einer Nacht, in der Pan umgeht und auf seiner Flöte ruft, findet ein Mann die Kraft, die Frau zu entwurzeln, die ihm allein angehört und sie rafft sich auf und geht mit ihm fort, ins freie natürliche Leben hinein. Doch das ist nichts; die Stimmung ist alles. In denselben Stunden ist ein Mord geschehen, ein Kind schwebte zwischen Tod und Leben, ein junges Mädchen ward sehend und riß einem verstockten Manne die Augen auf, bis auch er sah. Und draussen, vor den Fenstern, die Syringen umspielend harrt die Nacht, die so vieles schützt und die manche so fürchten, weil sie ihr Dunkel zu durchstrahlen nicht Leuchtkraft genug haben. In diesem Buche lebt die Nacht, die bergende Hochsommernacht.

Mehr nach Jensens Art hin ist der Schwede *Henning Berger* orientiert, von dem bei S. Fischer ein Roman herauskommt, „*Ysail*“ geheissen. Der wollustvolle Hungertraum eines in Chicago herumirrenden Glückskandidaten wird vorzuzaubern versucht. So sehr diesem Dichter das Einzelne gelingt, die bald muffige, bald be-

freiende Atmosphäre der amerikanischen Stadt, so wenig zwingend ist das Herauswachsen der als Zigeunerin vagierenden weiblichen Chimäre. Von Jensen unterscheidet sich Berger dadurch, daß ihm die Romantik das Konzept verdirbt und denaturierend wirkt, während sie bei dem ersteren die Gegenwart mit Strahlen aus der Träume Land umglänzt. Ein mit viel Talent unternommenes Probestück romantischer und romantisierender Psychopathologie bleibt der Roman immer, aber es gibt viele Menschen, denen so was nicht genug ist.

Kurt Arams Roman „*Der Zahnarzt*“ führt in die litterarischen Milieus einer süddeutschen Großstadt und behandelt einen menschlichen Konflikt, der über diese litterarischen Milieu steht, aber in ihm sich doch häufiger stellt als in biederem Beamten- und Kaufmannskreisen. Es ist eine Doppelehe, ein Zweifrauenmann; die eigentliche Frau, ein etwas passives Wesen duldet die Eindringlinge zuerst; als sie sie abwehren will und als die andere sieht, daß ihre tolle Leidenschaft alle drei in die verruchtesten Qualen hineintreibt, ist es zu spät. Die stärkste der beiden Frauen, die blank und herrlich auftretende junge Malerin, geht in den Tod. Und die Gestaltung dieser Todesnacht ist das Beste des ganzen Buches. Sonst ist es mit anerkennungswerter Erfahrung und in einem besonnenen Stil geschrieben, wirkt aber an vielen Stellen zu prosaisch und journalistisch.

Daß der Aufbau bei einem prosaepischen Werk nicht alles bedeutet, zeigt der Jesuitenroman „*Christus oder Jesus*“ von *Oestéren* (ebenfalls bei Fleischel). Denn hier ist die Handlung energisch geführt und bei aller reichen Verschlingung doch einheitlich. Nur ist der Stil von einer Gemachtheit und einer Konvention, daß ein unwillkommener Eindruck, der Eindruck des Forcierten übrig bleibt. Und was noch übrig bleibt, ist die Tendenz, die starke Tendenz, die für Oesterreich noch zeitgemäss sein mag, Menschen des 20. Jahrhunderts im Allgemeinen aber recht kalt lässt.

In einem kleinen Roman „*Ketten*“, wendet sich *Heinrich Keller* der Wiener Vorstadt zu, die so süsse Mädels liefert und über der

altväterliches Behagen liegt. Das Buch ist liebenswürdig, weil der Autor wenig Litteratur schauspielert und dabei zu einer Unmittelbarkeit gelangt, zu einer Treue der Darstellung, die schlankweg entzückt. Das Artistentum ist leichter als diese Art von Kunst, und es ist noch leichter, diese starke litterarische Kost zu verachten, weil irgend ein Caféhauslitterat „keinen Stil“ in ihr findet. Ich für meinen Teil empfehle das Buch durchaus und empfinde Keller an manchen Stellen als naiveren Wiener Fontane. Es wäre gut, wenn Romane von diesem Schlage den Mittelwert der litterarischen Produktion bestimmten.

Den neuen Frauenlyrikbüchern von Ricarda Huch und Lulu von Strauss und Torney schließt sich ein neuer Band „*Balladen und Lieder*“ von *Agnes Miegel* (erschieden bei Diederichs in Jena) an. An Bedeutung steht diese Dichterin zwischen den zwei oben genannten, neigt aber mehr zur stärkeren Seite hin. Manche ihrer Mären erzeugen etwas wie ästhetischen Schauer und ein „Chevalier errant“ betitelt Gedicht darf man ganz ruhig unter die Meisterwerke lyrischer Kleinkunst von heute einreihen. Der Band ist etwas ungleich und speziell unter den Liebesgedichten sind die Abstände zwischen den beiden äußersten Enden sehr groß, zu groß. Man darf hoffen, daß die litterarische Kultur dieser menschlich und künstlerisch wertvollen jungen Frau sich mehr und mehr vervollkommnet.

In seinem Gedichtband „*Vita somnium breve*“ (erschieden bei Fleischel, Berlin) zeigt der Elsässer *Hermann Stegemann* sich stark von Conrad Ferdinand Meyer beeinflusst. Diese Schulung hat ihn vor allem Forcierten und Zerfahrenen bewahrt, aber auch alles Starke und Kühne in ihm nicht aufkommen lassen. Oder ging er deshalb in jene Schule – eine der gefährlichsten, wenn man Meyers große, fast krankhafte Sensibilität und verhaltene Nervosität nicht hat – weil der Rhythmus seines persönlichen Lebens zur Gestaltung von hinreißenden lyrischen Gebilden nicht stark genug war? Ein Epigone ist er durchaus, ein geschmackvoller und in gutem Sinne eklektischer Epigone.

Bei S. Fischer erschien vor kurzer Zeit der zweite Band von

Hugo von Hofmannsthals gesammelten Prosaschriften. Was gelegentlich des ersten Bandes von diesem seltenen Schriftsteller hier gesagt wurde, findet sich durch diese kleineren Aufsätze durchaus bestätigt. Für die besten der vorliegenden Essais und Dialoge halte ich die Fantasie über Tausend und eine Nacht, die Wilde-Studie „Sebastian Melmoth“, das fingierte Gespräch zwischen Balzac und Hammer-Purgstall über Charaktere im Roman und Drama und die Einleitung zu einer Neuauflage von Grillparzers „Des Meeres und der Liebe Wellen.“

* * *

Von den Zeitschriften führt sich wie alljährlich, so auch dieses Jahr die „*Neue Rundschau*“ am vorteilhaftesten ein. Artur Schnitzler beginnt in ihr einen interessanten Wiener Zeitroman. Von dem bald ehrwürdig und unantastbar zu nennenden Meister Gerhart Hauptmann enthält das erste Heft Fragmente aus einer griechischen Reise, von Richard Dehmel bringt das zweite Heft einen Dialog, der für die Erkenntnis der Kunstprinzipien dieses Lyrikers von großem Wert ist. Biographische Dokumente allerersten Ranges und allerseltenster Art sind Otto Erich Hartlebens Briefe an seine Frau, die auf das dreieckige Verhältnis, das diese gute Gefährtin so schwer verletzen sollte, ein ganz anderes Licht werfen als der Preßklatsch, der gelegentlich des Todes dieses wahren Halkyoniers kursierte. Herrmann Hesse ist im Februarheft mit einer „Knulp“ betitelten Novelle vertreten, die gar nichts Neues bedeutet und nicht stark zu interessieren vermag.

Die beiden letzten Nummern des „März“ (15. Januar, 1. Februar) bringen einige interessante politische Artikel und eine stille, feine Novelle „Die silberne Nacht“ von dem Grazer Wilhelm Fischer. Sven Lange plaudert über das litterarische Dänemark von heute und legt einen frischen Lorbeerkranz auf Holger Drachmanns Grab. Adolph Paul spricht sich bewundernd aus über Strindbergs letzten Roman, der litterarische Zustände in Schweden geißelt.

In der „Gegenwart“ lese man regelmäßig die temperamentvollen, etwas artistisch aber charaktervoll und suggestiv geschriebenen Wochenrevüen, die Marsyas signiert sind.

Im „Litterarischen“ Echo ein Essai über Remy de Gourmont von ihrem ergebenen

FRANZ CLEMENT.

MEMENTO

DRAMATIQUE ET ARTISTIQUE.

La saison d'hiver (1907—1908) à Luxembourg.

REPRÉSENTATIONS THÉÂTRALES.

- 7 octobre 1907. *La Rafale*, de H. Bernstein (M^{me} Jeanne Hading).
- 12 octobre. *Le Voleur*, de H. Bernstein (M^{lle} Marchetti, M. Phil. Damorès).
- 21 octobre. *La Belle Hélène*, par Meilhac et Halévy et J. Offenbach (M^{me} Henriette Delorme, M. Radoux).
- 11 novembre. *La Française*, de J. Brieux — *La Rose bleue* (id.) (M^{lle} Robinne, M. Valbret).
- 15 novembre. *Les Bouffons*, de M. Zamacoïs (M^{lle} Jane Grumbach).
- 21 novembre. *Raffles*, de Hornung et Presbey (M. Baret).
- 24 novembre. *Jean-Marie*, d'André Theuriet (Casino) (M^{lle} M. Houyoux).
- 26 novembre. *Joséphine vendue par ses sœurs*, par Ferrier et Carré et Victor Roger.
- 2 décembre. *La Souris*, par Ed. Pailleron (M^{lle} Robinne, M. Vast).
- 27 décembre. *L'Arragonaise*, par André Gaillard; *L'enfant prodigue*, par M. Carré et L. Wormser (M^{lle} Sandrini, M^{me} Flahaut).
- 10 et 11 janvier. *La Marjolaine*, de Jacques Richepin (M^{me} Cora Laparcerie).
- 7 février. *Rosmersholm*, d'Ibsen (M^{me} Susanne Desprès, M. Lugné-Poé).

EXPOSITIONS ARTISTIQUES.

- Octobre: Exposition F. Heldenstein, organisée par le Cercle artistique.
- Novembre: Exposition Vital Keuller, organisé par le Casino.

CONCERTS.

- Concerts du Conservatoire de musique*, sous la direction de M. Vreuls. Les 7 et 12 novembre, le 21 décembre, le 1^{er} février.
- Auditions*: le 1^{er} décembre, le 19 janvier.

Au programme: Glück, Haydn, Mozart, Beethoven, Schumann, Wagner, Berlioz, César Frank, Saint-Saëns, E. Chabrier, G. Fauré, Vincent d'Indy, Guy Ropartz, Ch. Bordes.

Concerts Kuhn-Fontenelle.

Société Philharmonique, 1er décembre.

Société Chorale, 15 décembre, sous la direction de M. J. A. Muller (Haydn, Löhle), et 13 février.

Société de musique de chambre, 8 décembre, 6 mars.

Concert Concordia, 29 décembre.

Concert Berrens, 7 janvier.

CONFÉRENCES.

MM. Dierkx (Namur), Eug. Wolf (Lux.), Hansen (Diekirch), de Dubor (Paris), Brunhes (Fribourg), Jacques Richepin, Franz Funk-Brentano, Held (Lux.), Depoin (Paris), Emile d'Huart (Lux.), M^{me} de Montenach (Fribourg), M^{lle} Rochebillard (Lyon) etc.

BÜHNE.

15. Oktober: *Volksliederabend* (Frau Elsa Laura von Wolzogen).
 29. u. 30. Oktober: *Die lustige Wittwe* (Metzer Stadttheater).
 10. November: *Fra Diavolo* (Sang und Klang).
 9. Dezember: *Fra Diavolo* (Metzer Stadttheater).
 3. Januar: *Hoffmanns Erzählungen* (Metzer Stadttheater mit Hans-Bussard als Gast).
 1. Februar: *Walzertraum* (Metzer Stadttheater).

LUXEMBURGISCHES.

17. November: *De Scholtschein*, fum Dicks (Union Dramatique).
 1. Dezember: *De Gréngor*, fum Dicks (Union dramatique).
Op der Juôcht (Fanfare du Grund).
Mumm Séss fum Dicks, und *Monna Vanna*, fum B. Weber (Union Dramatique).
De Fenstermâtes, fum Andréi Duchscher (Sang u. Klang).
De Remplassang, fum Dicks (Amis du Plaisir).

VORTRÄGE.

Prof. Dr Eugen Wolff, Prof. Dr Martin Spahn, Prof. Dr Jacques Meyers, Max Martersteig, Lydia Heymann, Prof. Dr E. Klein, Prof. Dr Braunshausen.

Un comité vient de se constituer en vue de l'érection à Lunéville d'un monument à Charles Guérin, mort si prématurément le 17 mars dernier. On sait la place qu'il avait prise dans la poésie contemporaine; celui qui, à peine âgé de 33 ans, avait notamment donné *Le cœur solitaire*, *Le Semeur de Cendres*, *L'Homme intérieur*, comptait parmi les poètes dont le talent autorise les plus beaux espoirs.

Le Comité est ainsi composé, sous la présidence d'honneur de M. François Coppée, de l'Académie française :

Président: M. Maurice Barrès, de l'Académie française ;

Secrétaire: M. Henri Albert;

Trésorier: M. Alfred Vallette, directeur du *Mercur de France*.

Membres: MM. Fernand Baldenperger, René Boylesves, Paul Briquel, Pierre Bucher, directeur de la *Revue Alsacienne illustrée*, H. Chantavoine, Francis Charmes, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, Edouard Ducoté, J. Ernest-Charles, directeur du *Censeur*, Paul Fort, directeur de *Vers et Prose*, Louis Ganderax, directeur de la *Revue de Paris*, Fernand Gregh, Francis Jammes, Emile Krantz, doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Nancy, Léo Larguier, Henri Mazel, Jean Moréas, Pierre Quillard, Henri de Régnier, J. Guy-Ropartz, directeur du Conservatoire de Nancy, Charles Sadoul, directeur du *Pays Lorrain* et de la *Revue Lorraine illustrée*, Emile Verhæren.

Le monument, dont l'exécution a été confiée à MM. Horace Dailion et Lachenal, sera inauguré dans le courant de l'année 1908.

Les souscriptions sont reçues par M. Alfred Vallette, trésorier du Comité, 26, rue de Condé, Paris.

La direction de *Floréal* s'inscrit pour 10 francs.

Automobilisme.

LUXEMBOURG

Grand Garage — Boulevard Royal. Téléphone 23.
Georges Saur, Ing. des Arts et Manufactures, Propriétaire.

CONFISERIE **N**AMUR
RUE DES CHARBONS LUXEMBOURG



SALON DE CONSOMMATION
THÉ ——— CHOCOLAT ——— CAFÉ



Véritable
LIQUEUR BERNARDINE



de l'Hermitage Saint-Sauveur

ROSIERS PRODUCTION ANNUELLE
2,000,000 DE ROSIERS
CATALOGUES & BROCHURES

□ GRATIS & FRANCO SUR DEMANDE □

GEMEN & BOURG CULTIVATEURS DE ROSIERS
LUXEMBOURG (G.-D.)

HORS CONCOURS

Paris — St. Petersbourg — St. Louis — Milan — Turin —
Marseille — Anvers — Bruxelles — Berlin — Liège — Londres

COMPAGNIE DE BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

Pour l'assurance à primes contre l'incendie

Fondée en 1821

DIRECTION

GÉNÉRALE

52, rue Royale

Bruxelles



DIRECTION

pour le Grand-Duché
de Luxembourg

Charles Schintgen

Place Joseph, No. 3
Luxembourg

Fonds de garantie de la Compagnie fr. 9,967,585

VALEURS ASSURÉES:

Deux milliards cinq cent soixante-dix-neuf millions.

La compagnie assure contre l'incendie et le feu du ciel, contre les dégâts provenant de l'explosion du gaz et des chaudières à vapeur. Elle assure la valeur des bâtiments, mobilier, marchandises, bestiaux et récoltes.

Elle assure aussi la responsabilité des locataires, le recours des voisins et le recours des locataires contre les propriétaires.

Les primes ont été établies aux taux les plus modérés, les polices sont claires et précises.

☉ LIRE ☉

Le Mercure de France
Le Pays Lorrain
Vers et Prose



La Belgique artistique
et littéraire
Le Beffroi
Poésia.



Zur Lektüre empfohlen :

März
Neue Rundschau



Die Gegenwart
Süddeutsche Monatshefte

Die Schaubühne

FLOREÁL

REVUE MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE
MONATSSCHRIFT FÜR KUNST UND LITTERATUR

3, Place d'Armes, Luxembourg

paraît le 1^{er} de chaque mois
sur 64-96 pages

erscheint am 1. jedes Monats
64-96 Seiten stark

Littérature — Poésie — Théâtre — Art

Philosophie — Histoire — Sociologie

Critique — Lettres françaises, allemandes et luxembourgeoises

Bibliographie

La rédaction laisse chaque rédacteur indépendant et seul responsable
de ses articles.

Collaborateurs réguliers: — Regelmässige Mitarbeiter:

MM. Franz Clement — Eugène Forman

Joseph Hansen — Marcel Noppeney — Paul Palgen

Batty Weber — Nicolas Welter

	1 an. 1 Jahr.	6 M.	3 M.
Abonnements	} 10 fr.	5 fr.	3 fr.
Abonnementspreise			

FLOREÁL ne publie que de l'inédit.

TARIF DE LA PUBLICITÉ DANS FLOREÁL

UNE PAGE	75 Fr.
UNE DEMI PAGE	40 "
UN 1/3 DE PAGE	30 "
UN 1/4 DE PAGE	25 "
LA LIGNE.....	5 "

Ces prix s'entendent pour une année, douze fascicules,
tirés chacun à 600 exemplaires minimum.

LES CAVES

DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DU CASINO DE LUXEMBOURG

offrent aux connaisseurs

le plus grand choix de Vins

des meilleurs crus

de France, de la Moselle, de la Sarre et du Rhin

à des prix défiant toute concurrence.

SPÉCIALITÉ DE VINS

PROVENANT DES VENTES PUBLIQUES DE TRÈVES

GRANDS CRUS DE BORDEAUX (Mise du Château)
BOURGOGNES — CHAMPAGNES

S'adresser à l'ÉCONOME DU CASINO

ou directement à la COMMISSION DES VINS.

QUELQUES CRUS RECOMMANDÉS:

Médoc 1900.....	la bouteille fr.	1.15
Margaux 1897.....	”	2.00
Moulin-à-vent 1900.....	”	1.75
Hermitage 1899.....	”	3.75
Périnet & fils 1895..	”	10.25
en paniers pris à Reims, 7 fr.		
Georges Goulet 1900.....	”	11.25
Wormeldange A 1904.....	”	1.15
Piesporter 1904.....	”	2.10
König Johannberger 1904....	”	3.00

Envoi sur demande du catalogue complet.